

Le cauchemar d'un monde sans monstres

Par Guillermo kozlowski
CFS asbl

Cela semble une bonne idée : éduquer à un monde sans monstres, sans monstrueux ni monstruosité. Les monstres relèvent des préjugés, de l'imaginaire, de la superstition, et entraînent vers la violence. Dans une société égalitaire, « éclairée », ouverte et tolérante il ne devrait plus y avoir des monstres. Enfin, c'est ce qu'on dit à leur propos...



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, « Le cauchemar d'un monde sans monstres », CFS asbl, 2017

URL : http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/le_cauchemar_d_un_monde_sans_monstres.pdf

Avec le soutien de :



Le cauchemar d'un monde sans monstres

« La pensée « fait » la différence, mais la différence, c'est le monstre. »

Par Guillermo kozlowski
CFS asbl

Cela semble une bonne idée : éduquer à un monde sans monstres, sans monstrueux ni monstruosité. Les monstres relèvent des préjugés, de l'imaginaire, de la superstition, et entraînent vers la violence. Dans une société égalitaire, « éclairée », ouverte et tolérante il ne devrait plus y avoir des monstres. Enfin, c'est ce qu'on dit à leur propos...

C'est peut-être pour éviter cette violence que dans certains contes pour enfants actuels les loups deviennent végétariens. On peut imaginer que c'est cette histoire que les héros humanistes des films de monstres racontent à leurs enfants. Cela semble une bonne idée : éduquer à un monde sans monstres, sans monstrueux ni monstruosité. Les monstres relèvent des préjugés, de l'imaginaire, de la superstition, et entraînent vers la violence. Dans une société égalitaire, « éclairée », ouverte et tolérante il ne devrait plus y avoir des monstres.

À ce propos on cite souvent une phrase du philosophe et révolutionnaire italien Antonio Gramsci : « Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres ». On l'interprète en général, là aussi, dans le sens d'une disparition prochaine et souhaitable des monstres, particulièrement des monstres politiques. Et, du moins dans cette traduction française un peu monstrueuse, c'est bien ce qu'il semble affirmer.

Les monstres doivent disparaître, dissous dans le

savoir et la communication ; aller éventuellement se réfugier dans l'imaginaire, là où les savants de l'Église les ont poussé à partir de la fin du Moyen Âge. Vivoter dans un imaginaire dévalué, comme dans une sorte de réserve indienne, pour mieux prouver qu'ils n'existent pas vraiment.

Auparavant, dans les campagnes d'Europe et d'ailleurs, les monstres étaient une réalité, ils pouvaient être aussi bien adorés qu'honnis (souvent les deux à la fois). Les monstres agrègent autour d'eux, du moins dans notre imaginaire, des foules versatiles : tantôt des hordes haineuses, prêtes à lyncher des boucs émissaires; tantôt une populace fascinée, prête à les suivre. Des paysans, avec des fourches, qui se demandent où ils vont les planter... Les monstres incarnaient la différence. Qu'est ce qu'un monde sans monstres alors ? Un monde respectueux des différences ? Faudrait voir... Mais, tout d'abord, qu'est-ce qu'un monstre ?

Vivant !

La créature du docteur Frankenstein devient un monstre à partir du moment où le scientifique crie : « il est vivant ! »¹. Les machines ne sont pas des monstres, à moins de prendre vie comme l'ordinateur de *2001 l'odyssée de l'espace* ou la voiture dans *Carrie*. Le mathématicien Jean Dieudonné qualifie de « monstres mathématiques » : une « courbe plane », ou « une "surface" telle qu'elle est le "mur mitoyen" de trois "chambres" à la fois... »². Mais si ce sont des monstres c'est parce que ces phénomènes mathématiques sont « tout à fait inattendus et contraires à ce que pouvait suggérer notre imagination »³, c'est le rapport à la capacité de se projeter dans l'espace, donc au vivant, qui est encore central. Les tempêtes, les fleuves ou les montagnes deviennent monstrueux seulement si on les conçoit animés : ayant un nom, une âme, des intentions, des perceptions, des sentiments, des comportements propres. Le détroit de Messine, par exemple, lorsque ses écueils et ses courants semblent nourris d'intentions hostiles envers les navigateurs, lorsqu'ils sont tellement racontés par des histoires de poètes et marins, qu'il se transforme en deux monstres redoutables : Charybde et Scylla.

Les monstres présents massivement dans le cinéma et la littérature des dernières décennies : vampires (non-morts), zombies (morts-vivants), fantômes, cannibales, créatures artificielles, hybrides fabriqués dans des laboratoires, robots ayant pris vie, « humains augmentés », participent de la vie, souvent d'une manière paradoxale. Ils sont à la limite de la vie par leur existence même, leur conception ou leur manière de rester en vie, c'est peut-être là leur actualité. Car si tous les monstres sont vivants, ce n'est pas cette position

1 Cette réplique est issue du cinéma, elle ne fait pas partie du roman de Mary Shelley publié en 1818. Peut-être que son succès vient aussi du fait qu'elle est une métaphore du cinéma lui-même, faire vivre des personnages grâce à l'électricité et la lumière. Dans le roman le docteur est immédiatement horrifié d'avoir donné vie au monstre.

2 DIEUDONNÉ, Jean. *Pour l'honneur de l'esprit humain, les mathématiques aujourd'hui*, 1987, Hachette, p 225.

3 *Ibid.*

paradoxale par rapport à la vie qui caractérise les monstres grecs par exemple (Harpies, Centaures, Sirènes, Gorgones).

« L'existence des monstres met en question la vie quant au pouvoir qu'elle a de nous enseigner l'ordre... Il suffit d'une déception de cette confiance, d'un écart morphologique, d'une apparence d'équivocité spécifique, pour qu'une crainte radicale s'empare de nous. Soit pour la crainte dirait-on. Mais pourquoi radicale ? Parce que nous sommes des vivants, effets réels des lois de la vie, causes éventuelles de vie à notre tour. Un échec de la vie nous concerne deux fois, car un échec aurait pu nous atteindre et un échec pourrait venir par nous. C'est seulement parce que, hommes, nous sommes des vivants qu'un raté morphologique est à nos yeux vivants, un monstre »⁴.

Le monstre implique un rapport entre des êtres vivants, plus généralement un rapport du vivant à la vie. Étant entendu que nous pouvons penser comme vivantes des réalités qui ne correspondent pas à la définition biologique du vivant. Le monstre est du coup inquiétant parce qu'il peut se tourner contre nous, nous attaquer, mais plus fondamentalement parce qu'en tant que vivants nous pouvons devenir ou engendrer des monstres.

« C'est la monstruosité et non la mort qui est la contre-valeur vitale. La mort c'est la menace permanente et inconditionnelle de décomposition de l'organisme, c'est la limitation par l'extérieur, la négation du vivant par le non vivant. Mais la monstruosité c'est la menace accidentelle et conditionnelle d'inachèvement ou de distorsion dans la formation de la forme, c'est la limitation de l'intérieur, la négation du vivant par le non-viable »⁵.

Le monstre touche tout le monde dans son corps. Non pas une différence regardée extérieurement depuis la conscience, non pas un jugement

4 CANGUILHEM, Georges. « La monstruosité et le monstrueux », Conférence prononcée à Bruxelles le 9 février 1962. Publié dans la revue *Diogène* n 40 (octobre 1962). Repris dans *La connaissance de la vie*, Vrin 1992, p 171-184.

5 *Ibid.*, p 172.

distancié, mais la différence vécue comme virtualité dans chacun d'entre nous.

« Pour produire un monstre, c'est une pauvre recette d'entasser des déterminations hétéroclites ou de surdéterminer l'animal. Il vaut mieux faire monter le fond, et dissoudre la forme »⁶. Mélanger des éléments dépareillés est la manière de construire des artefacts. Le monstre se forme de l'intérieur, ce sont les différenciations qui nous structurent qui s'effacent, ou qui n'arrivent pas à se former, c'est pour cela qu'il nous atteint tous. Œdipe est un monstre parce qu'il ne fait pas la différence entre les générations, il est le fils et le mari. Dracula parce qu'il est vivant et mort. Frankenstein parce que dans son visage on ne peut différencier des traits. Dans ces différents cas ce n'est pas un assemblage d'éléments, c'est la forme qui s'efface de l'intérieur. « ... l'horrible contraste qu'offraient ses yeux aqueux –presque de la même couleur que ses orbites sombres, dans laquelle elles étaient incrustées »⁷. Les yeux de la créature sont liquides, son regard est flou, on ne distingue pas les yeux des orbites, il y a un problème de contraste. On ne peut pas « faire le point » sur un monstre, on n'arrive pas à saisir une forme. « – Je ne sais pas par où commencer dit le vieillard, hésitant, –l'histoire du Golem n'est pas facile à saisir. Comme Pernath l'a dit tout à l'heure, il sait exactement l'aspect qu'avait l'inconnu et pourtant il ne peut pas le décrire »⁸. « Il s'agit d'une question de vie ou de mort, et peut être d'autre chose encore... »⁹ dit Van Helsing à propos du vampire.

Le paradoxe est que le monstre est informe (sans forme) mais il est une unité, toutes ces indifférenciations s'incarnent dans un être qui devient La différence. Il est à la fois fascinant et horrible. « Les crimes d'Œdipe signifient la fin de toute différence, mais ils deviennent, du fait même qu'ils sont attribués à un individu particulier, une nouvelle différence, la monstruosité d'Œdipe »¹⁰.

On comprend assez facilement l'importance

6 DELEUZE, Gilles. *Différence et répétition*, PUF, 1968, p 44.

7 SHELLEY, Mary. *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, 1818 (rééd 1988), éditions du Rocher, p 57.

8 MEYRINK, Gustave, *Le Golem*, 1915, Stock (1969), p 40.

9 STOCKER, Bram. *Dracula*, 1897, chap IX.

10 GIRARD, René. *La violence et le sacré*, Grasset, 1972 (rééd 2010), p 116.

politique que peut avoir la question. Le monstre ne communique pas, il résonne chez tout le monde de l'intérieur. Les monstres permettent de penser d'expérimenter la dissolution des différenciations qui nous constituent dans un certain rapport de pouvoir, la violence qui sous-tend tout pouvoir, les éléments monstrueux qui le constituent. Mais les monstres ne sont pas nécessairement des héros en lutte contre la norme. Ce serait tentant d'affirmer que le seul problème est l'intolérance, mais c'est un raccourci. Tout d'abord il ne faut pas confondre des limites qui rendent une société possible avec les normes qu'érige cette société. Par ailleurs, si on regarde l'histoire du rapport politique aux monstres et au monstrueux, la manière dont on en vient à concevoir un monde sans monstres, c'est autre chose qui se dessine...

Un monde sans monstres

En 1605 Don Quijote de la Mancha attaque une troupe de géants. Ses concitoyens pensent désormais que c'est l'imagination dérangée d'Alonso Quijano qui lui fait voir des monstres dans ces fleurons de la technologie, que sont alors les moulins à vent.

1 Des actes

« Il n'est pas douteux que l'Antiquité classique et le Moyen Âge n'aient considéré la monstruosité comme effet du monstrueux (...) Le Moyen Âge conserve l'identification du monstrueux au délictueux, mais l'enrichit d'une référence au diabolique »¹¹.

Dans l'antiquité les monstres engendrés par des actes monstrueux. Par exemple un parricide ou un matricide dans la Grèce ancienne appelait les Érinées (les Furies chez les Romains), des déesses monstrueuses, au point de révolter même les dieux, qui poursuivaient implacablement les coupables de leurs cris perçants, y compris dans l'Hadès après leur mort. Elles étaient nées du sang

11 CANGUILHEM, Georges. « La monstruosité et le monstrueux », op cit.

versé par Ouranos lors de sa castration par son fils Chronos.

Les monstres sont la conséquence irréversible et non-maîtrisable d'un acte illicite concernant la vie, mais illicite n'implique pas forcément qu'il soit injustifiable. Ils ont quelque chose de maudit et de sacré, parce qu'ils sont engendrés par des actes qui touchent aux fondements de la vie. D'où leur ambiguïté et leur puissance. Par exemple : les sirènes attiraient les marins avec leurs chants pour les dévorer, mais écouter le chant des sirènes rendait plus sage. Le sang des Gorgones peut être un poison ou un remède. Œdipe devient un monstre, mais après son expulsion de Thèbes il est accueilli à Athènes comme un saint. « L'union mystérieuse du plus maléfique et du plus bénéfique est un fait qu'il n'est pas question de nier ni de négliger, car il intéresse la communauté au plus haut point mais ce fait échappe totalement au jugement et à la compréhension humaines. L'Œdipe bénéfique d'après l'expulsion prend le pas sur l'Œdipe maléfique d'avant, mais il ne l'annule pas. Comment l'annulerait-il puisque c'est l'expulsion d'un coupable qui a entraîné le départ de la violence ? Le résultat confirme l'attribution unanime à Œdipe du parricide et de l'inceste. Si Œdipe est sauveur, c'est en sa qualité de fils parricide et incestueux »¹².

Politiquement cela permet au pouvoir d'appeler un peuple à la soumission et à la mansuétude, sous peine d'engendrer des monstres terribles. Mais, tant que ce sont les actes qu'on juge, il est possible aussi que cela se renverse et que le pouvoir soit accusé d'engendrer des monstres ; c'est-à-dire d'être lui-même monstrueux. C'est par exemple ce qui arrive au roi Créon qui interdit à Antigone d'enterrer son frère car il s'était insurgé. Puis il condamne à mort Antigone pour avoir enfreint son interdit. Mais, en fin de compte, c'est son pouvoir qui semble monstrueux. L'acte de Créon outrepassa des fondements plus profonds. Il se retrouve confronté au monstre qu'il a créé.

Le pouvoir a ses prêtres et ses juges mais il y a aussi un savoir populaire sur les monstres, que l'on retrouve par exemple chez les Ménades. Ces

12 GIRARD, René. *Op cit*, p 132.

participantes aux rituels dédiés à Dionysos, les Ménades adoptaient toutes sortes de comportements monstrueux, devenaient des monstres. Dans la pièce d'Euripide le roi Penthée constate : « J'étais par hasard absent de ce pays : j'apprends qu'il y a d'étranges malheurs en cette cité, que nos femmes ont quitté leurs maisons sous le prétexte de Bacchantes, qu'elles courent par les montagnes ombreuses, honorant par des chœurs la nouvelle divinité, un certain Dionysos »¹³. Il parvient à faire capturer Dionysos, « ce monstre sauvage » ainsi que les Ménades. Mais celles-ci se libèrent tuent le roi et détruisent le palais. Le pouvoir s'est attaqué à un monstre plus fort que lui. Les cultes à Dionysos ont constitué une manière de penser certains savoirs qui étaient gênants, et qui avaient leur propre manière de se défendre.

Dans ces rituels il s'agissait de fabriquer un réel savoir sur le monstrueux et sur les monstres qui en sont les conséquences. « Faire monter le fonds et dissoudre la forme », non pas par goût infantilisant pour la transgression, mais au contraire pour penser les fondements et pour mettre en évidence les dangers réels de s'y confronter. « L'intervention médicale consiste à inoculer "un peu" de la maladie, exactement comme dans les rites qui injectent "un peu" de violence dans le corps social pour le rendre capable de résister à la violence »¹⁴. Cela concerne les actes monstrueux, ceux qui se rapprochent trop près de fondements, qui comportent des dangers fondamentaux. Mais aussi les conséquences une fois que ces actes se sont produits.

Qu'est-ce qu'on fait des conséquences d'actes monstrueux ? Ignorer le monstre qui est la conséquence visible ne fait que rajouter à la monstruosité. Ici il n'est pas non plus question de pardon ou de réconciliation. Il faut vivre avec les conséquences des actes commis, même sans avoir été le responsable direct de ces actes, les conséquences ne s'effacent pas, il n'y a pas de limite à la responsabilité. On peut comprendre de cette manière le monstrueux comme un concept initialement juridique. Le rapport au monstre

13 EURIPIDE. *Les Bacchantes*.

14 *Ibid* p 433.

implique accepter qu'après un acte monstrueux les choses ne seront plus tout à fait comme avant, implique aussi emprunter un devenir singulier pour la suite. L'acte monstrueux n'est pas résorbable parce qu'il est au-delà de ce qui peut être jugé. Il peut arriver qu'un monstre donne lieu à un autre mode de vie qui s'avère viable, qu'il finisse par avoir une lignée. D'ailleurs dans la plupart des lignées l'origine « mythique » comportent des monstres. Mais la question est surtout comment vivre avec le monstre, et la réponse tourne autour de la manière de le lier à l'acte monstrueux. À la manière dont cet acte implique une différenciation qui continue à résonner dans le présent, à la manière de penser ce qu'il implique, à travers des rituels qui le réactualisent notamment.

2 L'imagination

« ... le monstrueux, concept initialement juridique, (a) été progressivement constitué en catégorie de l'imagination. Il s'agit en somme d'un déplacement de responsabilité. Les théologiens, juges ou philosophes qui n'ont pas pu admettre la possibilité d'un commerce direct des femmes avec les incubes ou les succubes n'ont pas hésité à admettre que la vision d'une apparition démoniaque puisse avoir pour effet d'altérer le développement d'un embryon humain (...) En somme, bien avant que Pascal dénonçât dans l'imagination une maîtresse d'erreurs et de fausseté, elle aurait été créditée du pouvoir physique de falsifier les opérations ordinaires de la nature »¹⁵.

À partir de la fin du Moyen Âge, progressivement, les monstres ne sont plus considérés comme le produit d'actes monstrueux, mais comme des effets de l'imagination. Cela correspond à un autre mode de pouvoir qui peu à peu se met en place. L'accroissement des villes notamment, rend à la fois possible et utile une emprise plus forte sur les corps, ce qui justifie une attention nouvelle portée à cette imagination capable de produire des monstruosité. Et notamment une tentative de

prise en main de toutes sortes de moments clés dans la formation de cette imagination (les fêtes, le rapport au sacré, les histoires).

« Mais parlons des leus vvarous (loups-garous), qui n'est rien de si dangereux que leur montre. Car mon mary, que j'ay éposé et que tel ay souppechone, passé xxxvi ans m'en fait perdre maint beau somme »¹⁶.

Il est difficile de savoir à quoi fait référence ce témoignage extrait de « l'Évangile des quenouilles », publié en 1479. Ce qui est clair est qu'il évoque le monstre que cette femme perçoit et non ce qu'elle imagine. Ce monstre évoque encore pour elle des actes, elle ne parle pas de rêve mais d'insomnie. Petit à petit, le mouvement prendra des siècles il s'agira d'affirmer que ce qu'elle croit percevoir ce sont en réalité des effets de son imagination (comme chez Don Quijote), et que cette imagination relève d'un savoir erroné, qui doit être remplacé par autre manière de comprendre les choses.

Il faudrait croire que cela a bien fonctionné, parce qu'il est difficile aujourd'hui de prendre les idées de cette femme au sérieux... On a beau regarder, on ne voit que des moulins à vent ou le mari de la voisine qui a trop bu. Et des superstitions forgées par des femmes, paysannes, pauvres. Tout naturellement on évalue qu'il s'agit d'un manque de d'instruction, qui conduit à préconiser la nécessité de remplacer ce qu'elle perçoit par une autre manière de connaître, changer son rapport au monde.

Pour « son propre bien », il faudrait la regarder dans les yeux et lui dire que son mari n'est pas un loup-garou, que c'est là son imagination, qu'il faut penser autrement... que les monstres ne sont pas vrais. Que ce qu'elle pense voir n'est pas la réalité. Que ce n'est pas là la bonne manière de se relationner avec son mari.

Mais aussi, pour le « bien de tous », il faudrait convenir « qu'on ne peut pas concevoir les choses de cette manière » qu'il faut chasser ce rapport au monde, parce que ces superstitions populaires comportent toutes sortes de dangers, obscurantistes, populistes et autres, qui amènent

¹⁵ CANGUILHEM, Georges. « La monstruosité et le monstrueux », op cit .

¹⁶ Évangile des Quenouilles, Bruges, 1479, P Jannet (1850), Paris, p 155.

la violence.

Cette violence liée aux « superstitions » rurales inquiète à l'époque, surtout dans les villes déjà relativement peuplées du XV^{ème} siècle, notamment lors des fêtes. « L'Église fait confiance à ses milices religieuses, le roi à ses officiers et à ses représentants, pour embrigader les masses et leur imposer le respect de l'ordre et de la discipline. Confortées par ces appuis solides, les autorités urbaines admettent peu à peu que les fêtes sont inutiles ou dangereuses, et qu'elles doivent d'abord être chrétiennes. La tolérance qui existait à propos des réjouissances populaires, considérées comme un moyen de gouvernement de la ville, se brise au XVI^e siècle. Les fêtes spontanées deviennent plus rares. Les banquets familiaux sont de plus en plus réglementés, ainsi que les fêtes de rue ou de quartier et les ducasses. La religion envahit de plus en plus les réunions confraternelles. Les fêtes burlesques sont frappées d'interdit absolu. Enfin les grandes fêtes urbaines, autrefois reliées aux cycles saisonniers principaux, perdent la plupart de leurs caractères et se transforment en spectacles pour la populace, au lieu d'associer chacun à l'action »¹⁷.

Dans les villes la violence est plus dangereuse pour le pouvoir qu'à la campagne, la concentration à la fois de gens et de richesses est plus importante qu'ailleurs. Mais aussi elle est plus facile à surveiller et même à contrôler : mettre en place des méthodes de quadrillage, constituer peu à peu des forces de police. Par ailleurs les villes sont fermées par des murailles, qui permettent de filtrer la population, par exemple d'expulser les étrangers pendant les périodes sensibles. D'un point de vue politique et économique les villes ont de plus en plus besoin de discipliner leur population, mais aussi, au fur et à mesure qu'elles s'accroissent, elles ont besoin d'étendre leur domination sur des larges périphéries pour assurer leur subsistance. Or, dominer les campagnes implique, entre autres éléments, se défaire des «superstitions» trop locales, trop difficiles à maîtriser, trop contraignantes, trop conflictuelles.

17 MOUCHENBLED, Robert. *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XV^e–XVIII^e siècle)*, Flammarion, 1978, p 198.

« Prélude aux grandes mutations ultérieures, une dépréciation vive, qui ne devient que tardivement systématique, des superstitions populaires conduit, par un effort d'embrigadement des corps de population, et surtout de ceux de la jeunesse, à une nouvelle définition du sacré, à l'amorce, en d'autres termes, d'une vaste conquête culturelle »¹⁸. Transformer le savoir populaire en superstition, c'est-à-dire en pur délire de l'imaginaire, redéfinir le sacré, c'est-à-dire ce qui touche aux fondements, c'est une manière de rendre inaccessibles les fondements aux classes populaires. Les monstres qui se baladent dans le quotidien, qui revenaient dans différentes fêtes ou rituels, sont une des manières de penser ces fondements.

Les villes vont répandre un autre imaginaire, non seulement différent par son contenu, mais aussi par sa forme. Ce nouvel imaginaire passera par l'écrit, c'est une manière notamment de centraliser : les imprimeries sont dans les villes, et ce qu'elles produisent est très contrôlé. Par ailleurs on apprend d'abord à lire et beaucoup moins à écrire. La répression de sorcellerie, par exemple, commence par la rédaction de manuels détaillés qui expliquent et codifient, ce qu'est la sorcellerie. C'est avec ce savoir et cette légitimité que des experts de l'inquisition iront chasser les sorcières. Au même moment commence aussi ce qu'Edward Saïd nomme l'Orientalisme, c'est-à-dire la construction d'un Orient largement imaginaire, par un savoir essentiellement littéraire produit en Occident. L'Orient deviendra ainsi une sorte de monstre gigantesque à la fois attirant et repoussant, mais dont le rapport sera toujours médiatisé par cet imaginaire érudit. « L'Orientaliste suppose que ce à quoi ses textes ne l'ont pas préparé est le résultat, soit d'une agitation venue de l'extérieur de l'Orient, soit de l'inanité mal digérée de celui-ci »¹⁹.

Plus largement ce nouveau savoir livresque expliquera notamment la civilité : comment il faut domestiquer le corps, comment bien manger, bien s'habiller, bien se relationner les uns aux autres... Racontera d'autres histoires, beaucoup plus policées, par exemple la diffusion de plus en plus

18 MOUCHENBLED, Robert. *Op cit*, p 190.

19 SAÏD, Edward. *L'Orientalisme*, 1978 rééd 2005, p 130.

importante de la « Bibliothèque bleue » à partir du XVII^{ème} siècle. En ce sens Don Quijote n'est pas l'homme du passé, il accède au savoir par les livres, ce qui pose problème c'est sa manière de lire, de prendre à corps ce qu'il lit, sa manière de lire ne sert pas à dompter son corps, à lui donner forme.

L'imagination des femmes, les superstitions des classes populaires, la libido trop présente des peuples « primitifs », l'exubérance de la jeunesse, tout ceci est trop informe, ça produit des monstres et donc de la violence. C'est au nom du bien que le nouveau mode de pouvoir va tenter de les discipliner. Un pouvoir exercé sur le corps, pensé comme une terre à coloniser, à l'image de l'Amérique. Dans les deux cas, il cherchera à coloniser l'imagination. Mais c'est aussi laisser une certaine puissance à ces imaginations minoritaires, car seules ces imaginations « dérangées », trop corporelles, ont la puissance produire quelque chose de différent.

3 L'erreur

« Nous pourrions bien accueillir ce qui nous viendrait de l'Orient, si quelque chose de neuf pouvait en venir, — dont je doute. Ce doute est précisément notre garantie et notre arme européenne. D'ailleurs, la question, en ces matières, n'est que de digérer. Mais ce fut là précisément la grande affaire et la spécialité même de l'esprit européen à travers les âges. Notre rôle est de maintenir cette puissance de choix, de compréhension universelle et de transformation en substance nôtre, qui nous a faits ce que nous sommes. Les Grecs et les Romains nous ont montré comment l'on opère avec les monstres de l'Asie, comme on les traite par l'analyse, quels sucs l'on en retire... »²⁰.

Valéry énonce ainsi le rapport aux monstres de l'Occident au XX^{ème} siècle, il s'agira de digérer, démonter et récupérer les particules utiles des monstres fabriqués en Orient. Les monstres ne

correspondent plus à une imagination, mais à un assemblage erroné. Il faudra ajuster les pièces intéressantes dans le bon assemblage, celui qui propose une « compréhension universelle », et jeter le reste. Il n'y est plus question d'un rapport avec quelque chose de fondamental lié à notre condition d'êtres vivants, même imaginaire. Désormais il s'agit simplement d'artefacts mal aboutis, qui n'ont de valeur en tant qu'unité mais seulement par leurs composants. Ces monstres « nous » touchent d'autant moins qu'ils viennent d'ailleurs. Il y a un projet politique clair : la compréhension universelle est le propre de l'Europe et cette compréhension doit servir à dominer.

« Quand la monstruosité est devenue un concept biologique, quand les monstruosité sont réparties en classes selon des rapports constants, quand on se flatte de les pouvoir provoquer expérimentalement, alors le monstre est naturalisé, l'irrégulier est rendu à la règle, le prodige à la prévision (...) Dès lors que la monstruosité paraît avoir livré le secret de ses causes et de ses lois ; l'anomalie paraît appelée à procurer l'explication de la formation du normal. Non parce que le normal ne serait qu'une forme atténuée du pathologique, mais parce que le pathologique est du normal empêché»²¹.

Les monstres disparaissent dissous dans le normal et le prévisible, ils ne sont plus la différence, mais la déviance : ce qui n'arrive pas à être normal. Ils ne sont pas informes, ils appartiennent à une case bien précise, il y a un savoir parfaitement codé qui leur donne la forme. La perception peut être floue, le savoir scientifique est censé garantir que cette forme existe bien en dessous, et qu'elle est nette. Le commun des mortels ne voit pas de forme, mais l'expert sait à quelle forme appartient chaque anomalie. Ainsi les « monstres » ne regardent plus tout le monde, ils ne touchent plus personne de l'intérieur, mais simplement les spécialistes de telle ou telle norme, de tel ou tel obstacle psychique ou physiologique, au développement normal. Les orientalistes savent classer et digérer les monstres venus d'Orient, les psychiatres savent classer et digérer les monstres liés au psychisme, les criminologues les monstres

20 Paul Valéry, Œuvres, éd. Jean Hytier, Gallimard, 1960, 2, p. 1556, cité par Edward Said dans *L'Orientalisme*, 1978 rééd 2005, p 281.

21 CANGUIHEM, *op cit*.

sociaux...

« En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte »²². La métamorphose de Samsa est réelle (il est réveillé), et irréversible, mais elle ne touche personne de l'intérieur, elle pose seulement des problèmes pratiques à sa famille. Aucun personnage ne se demande dans l'histoire s'il y a un risque de prolifération, ou ne cherche un acte monstrueux auquel le lier. Aucun rapport ne semble possible non plus à partir du moment où Samsa ne parle pas, si ce n'est de maintenir son corps en vie. L'ironie de la nouvelle est que Samsa lui-même reste prisonnier de sa conscience, tente sans cesse de réintégrer le devenir normal du monde. Il ne cherche que rarement à savoir ce que peut son corps (par moments il marche sur le mur par exemple). Un vrai monstre devient désormais un être en pure perte, il n'incarne pas l'effacement de la forme d'une société, n'évoque pas des limites, mais son incapacité individuelle à devenir normal.

Maintenant Scooby doo enlève le masque et voyons qui se cache derrière le monstre... C'est ainsi que les monstres disparaissent dans la modernité, sous le masque il y a toujours du normal. Mais il y a une autre manière plus récente d'envisager les monstres.

Un jeune homme devient loup-garou, au fil des épisodes de la série Teen Wolf²³, d'autres se transforment en renard, sorcières ou toutes sortes de monstres encore plus étranges. Tel profil augmente l'acuité auditive, la vitesse et la capacité de cicatrisation. Tel autre profil fait la même chose, mais avec des degrés de compétence différents, tous les assemblages de compétences sont possibles, le réservoir de compétences inclut aussi : prédire l'avenir, devenir immortel... C'est fort utile pour le sport, ça rend plus séduisant, ça aide à réussir dans les affaires. Il y a probablement une généalogie à étudier : ces loups-garous qui veulent réussir à l'école, bâtir un foyer douillet,

22 KAFKA, Frantz. *La métamorphose*, 1916.

23 Merci beaucoup à Dario Kozlowski pour ses précieux renseignements et avis sur cette œuvre, ainsi qu'à Adrian Kozlowski en ce qui concerne Scooby-Doo dont il est un très grand spécialiste.

trionpher dans les affaires, sont peut-être des cousins des loups devenus végétariens.

Ici tout le monde est un monstre, néanmoins les transformations, surtout celles qui concernent le corps, sont toujours partielles et réversibles. Rien n'arrive à « faire monter le fonds et effacer la forme », rien ne produit de « distorsion dans la formation de la forme ». Quelles que soient les capacités qu'ils acquièrent cela ne les mène à aucun devenir singulier. Leur monde pourtant ultra violent n'est jamais inquiété dans ses fondements, sa banalité semble indestructible et hors du temps, inaccessible à une quelconque différence.

En réalité, seuls se métamorphosent en monstres quelques rares personnages qui n'arrivent pas à maîtriser leurs compétences. Ceux-ci deviennent inutiles, incompréhensibles, aucun rapport n'est possible avec eux, comme pour le héros de *La Métamorphose*. C'est aussi ce qui arrive dans un autre film récent : *Split*, une même personne se recompose en différents profils avec des assemblages de compétences différents mais ça s'arrête avec l'arrivée d'un profil ingérable. Dans cette perspective les monstres disparaissent non plus dissous dans une norme mais dans l'adaptabilité comme norme supérieure. Non pas l'adaptation au fil des générations d'une espèce aux changements d'un écosystème mais la construction de profils sur base de critères externes.

Tout peut prendre n'importe quelle forme, a-priori ce n'est pas un souci. Ce qui pose problème c'est qu'une forme devienne trop rigide, qu'elle empêche de changer, qu'elle n'accepte pas d'être évaluée en fonction de critères externes. « L'utilitarisme introduit ainsi dans notre monde une nouvelle téléologie, un nouveau sens transcendantal qui explique les phénomènes de la vie de l'extérieur de celle-ci »²⁴. Les monstres sont un rapport entre des êtres vivants, s'ils disparaissent c'est que la forme que prend la vie est pensée en fonction de l'adaptation à d'autres dimensions que la vie elle-même. La vie peut prendre n'importe quelle forme sans devenir monstrueuse, parce qu'elle est évaluée sur sa

24 BENASAYAG, Miguel. *Organismes et artefacts*, La Découverte, 2010, p 166.

capacité à épouser des mises en forme économiques, techniques, digitales.

Comme le disait Paul Valéry, le rapport au monde de la « compréhension universelle » est celui de la digestion. Le problème dans le néolibéralisme ce sont les tropismes, les désirs trop territorialisés, les relations trop singulières... Ou encore : « l'irréversibilité des phénomènes biologiques, soit du point de vue du développement, soit du point de vue des fonctions de l'être adulte, constitue une autre difficulté pour l'exploration chronologique et pour la prévision »²⁵ ...tout ce qui est trop lié au corps, trop complexe pour être dissous et digéré : pour être évalué, c'est-à-dire pouvoir être modélisable et du coup prévisible. Le problème est quand quelqu'un est trop éloigné du marché de l'emploi, pas assez flexible dans son travail, trop attaché à ses affinités électives dans sa manière d'apprendre...

Les monstres au rapport paradoxal à la vie : la créature de Frankenstein notamment, mais aussi tout l'imaginaire des zombies, correspondent plutôt à une problématique liée à la possibilité de maîtriser la nature. Il signalent en général les limites de cette maîtrise. Comme le propose Paula Sibilía il est possible que ce type de problématiques soient progressivement déplacées. Non plus Frankenstein qui veut agir sur la nature, mais désormais Faust qui veut modifier son fonctionnement. Non plus donner vie aux artefacts, ou des artefacts pour maîtriser la vie, mais artefactualiser la vie. « La technoscience contemporaine constitue un savoir de type faustique, parce qu'elle souhaite dépasser toutes les limitations qui découlent du caractère matériel du corps humain, qu'il comprend comme des obstacles organiques qui restreignent les potentialités et les ambitions des Hommes »²⁶.

Peut-être que les positions anti-système sont un vague écho de cette question : revendiquer l'absence de forme comme modèle²⁷. En tout cas le résultat est significatif : ça ne produit pas de

monstres mais des clowns. « Suivant Marx la répétition est comique quand elle tourne court, c'est-à-dire quand, au lieu de conduire à la métamorphose et à la production du nouveau, elle forme une sorte d'involution, le contraire d'une création authentique. Le travesti comique remplace la métamorphose tragique »²⁸. C'est peut-être ainsi qu'il faut comprendre que tout peut prendre n'importe quelle forme, tout est possible, pourvu qu'elle soit ludique, pour jouer. Peu importe si le jeu a des conséquences barbares, tant que c'est ludique, cela ne peut pas être mauvais : faire du travail, de la guerre, des relations amoureuses, de l'éducation, un jeu. Tant qu'on joue on peut s'adapter, jouer un autre jeu, accepter d'autres règles, prendre un autre rôle. Dans un jeu on peut toujours recommencer.

C'est l'ambiguïté du rapport accueillant à « l'autre », ce rapport est très chaleureux, tant que la différence est constitué par un déguisement, pour jouer.

Nos monstres

La créature de Frankenstein est informe, ses formes sont floues, sa vue inquiétante, sa présence physiquement insupportable. Faust peut au contraire prendre toutes les formes, sa forme est toujours nette, il est noble, agréable à regarder. « Sa présence me remue le sang. Je suis d'ailleurs bienveillante avec tous les hommes, mais de même que j'aime à te regarder, de même je sens horreur en le voyant » dira Marguerite à Faust²⁹. Faust est plaisant, mais le démon qui lui permet de prendre n'importe quelle forme est horrible, la tragédie est qu'ils ne sont qu'un. « Le principe fondamental, toujours méconnu, c'est que le double et le monstre ne font qu'un »³⁰. Faust est le double du monstre. Dans la tragédie, Faust veut utiliser la puissance formidable du démon pour changer sa propre nature, pour ne plus vieillir. Le problème est que s'il change sa propre nature en

25 CAHGUILHEM, Georges. « L'expérimentation », Repris dans *La connaissance de la vie*, Vrin 1992, p 17-39.

26 SIBILIA, Paula, *El hombre postorganico, cuerpo, subjetividad y tecnologías digitales*, 2005, Fondo de cultura economica de Argentina, p 43. Traduction personnelle.

27 À ce propos voir l'article de Christophe Mincke dans le numéro précédent de la Revue Nouvelle.

28 DELEUZE, Gilles. *Différence et répétition*, PUF, 1968, p 123.

29 GOETHE. *Faust*, 1806, Gf-Flammarion 1964, p 137.

30 GIRARD, René, *op cit*, p 237.

utilisant la puissance du démon cette puissance fait désormais partie de sa nature. Vieillir est constitutif de sa forme. Ne plus vieillir grâce à la puissance d'un démon, ou d'autre chose, transforme en monstre. Pour repérer le caractère monstrueux, désormais, il faut regarder l'ensemble. L'historique sommaire des monstres que nous avons proposé raconte la séparation imaginaire en deux parties. Les monstres sont la manière de penser la forme, non pas la forme comme un moule, mais la manière de se produire de la forme.

Avec l'utilitarisme on ne pourra pas penser les monstres, parce que dans sa perspective n'est pensable que l'utilité linéaire, évaluable, et que les monstres se produisent justement quand la forme s'efface : ils sont le bruit. Mais les monstres n'ont pas disparu, ils ne meurent pas, certains actes ont toujours des conséquences complexes et irréversibles liées à notre condition de vivants. Ils sont dans un angle mort de la vision utilitariste, du coup ils reviennent, comme le disait Gramsci dans son texte original, sous la forme de *fenomeni morbosi più svariati*. (phénomènes morbides les plus divers), violents et incompréhensibles, et non comme des monstres incarnant la différence. Ce qui reste de côté est que devenue impensable, transcendante, déliée des rythmes de la vie et des rites qui les évoquent : la question de la forme est pourtant centrale. Le monde des algorithmes, par exemple, n'est rien d'autre qu'une mise en forme, et l'incapacité totale à penser ces mises en formes. Tout comme le management, l'éducation par compétences ou la communication.

« Il n'y a que le style, la forme, pour rendre visible les monstres qui rodent dans notre inconscient social ».

Un monstre devient désormais un être en pure perte... à ceci près que la nouvelle de Kafka résonne encore étrangement. Dans *La Métamorphose* le monstrueux ne peut être nommé par aucun des personnages, ça fait partie du problème, mais ce n'est pas pour autant qu'il n'existe pas. Derrière la transformation il y a un monde monstrueux de normalité, le récit de Kafka nous touche bien en tant que vivants, il réactualise une certaine crainte radicale « Parce que nous

sommes des vivants, effets réels des lois de la vie, causes éventuelles de vie à notre tour ». Dans le *Portrait de Dorian Gray* (1891) : le personnage échange son allure avec son portrait, c'est le tableau qui vieillit, et surtout qui prend ses infamies, tandis que lui reste immuable. Mais devenir sa représentation c'est aussi un acte monstrueux... Là aussi il y a des échos qui s'échappent.

« ...le moulin à vent arriverait tard dans certaines régions d'Espagne, notamment dans la Manche, si bien que, nous dit un historien, l'effroi de don Quichotte est bien naturel : ces grands monstres sont pour lui inédits. Il en va pas de même en Italie : en 1319, dans *L'Enfer* de Dante, Satan étend des bras immenses « come un molin che il vento gira »³¹. Cet étonnement explique pourquoi Don Quijote avait confondu les moulins avec des géants et Dante auparavant avec le Diable en personne.

À moins que, comme le dit Don Quijote : « ...à la guerre, plus qu'ailleurs, on ne peut jamais savoir comment les choses vont se transformer. Pour moi, je pense, et c'est la vérité, que cet enchanteur Freston, qui a emporté mon cabinet et mes livres, a transformé ces géants en moulins... »³². Car, soyons sérieux, les moulins étaient bien des monstres, tout comme le mari évoqué dans l'« Évangile de quenouilles » était un loup-garou.

« Le moulin à vent, plus coûteux d'entretien que son congénère, est plus onéreux à travail égal, notamment pour la meunerie. Mais il a d'autres emplois. Le rôle majeur dans les Pays-Bas des *wipmolen*, dès le XV^e siècle (et plus encore après 1600), est d'animer des chaînes de godets qui épuisent l'eau du sol et la rejettent dans les canaux »³³. En effet « ce pays "artificiel" que sont les Provinces Unies doit se reconstruire, chaque année »³⁴.

31 BRAUDEL, Fernand. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV^e-XVIII^e siècle, Tome 1 Les structures du quotidien*, Armand-Collin, 1979, p 314.

32 Cervantes, Miguel. *Don Quijote de la Mancha*, 1604, chapitre VIII.

33 BRAUDEL, Fernand. *op cit*, p 314.

34 *Ibid*, Tome 3, p 169.

La puissance des moulins est telle qu'elle permet de fabriquer une forme artificielle à l'échelle d'un pays. Et ce n'est pas n'importe quel pays, au XVII^{ème} siècle les Pays-Bas sont le centre du monde, leur puissance maritime, commerciale et financière n'a pas d'égal. Il s'agit d'un petit territoire marécageux, mais c'est la Bourse d'Amsterdam qui récupère les bénéfices du colonialisme et qui permet de le développer à l'échelle du monde entier, Amsterdam est le hangar des marchandises du monde entier. C'est d'ailleurs cette puissance économique qui permet le développement de ces coûteux moulins et non la terre qu'ils rendent utile ou le blé qu'ils peuvent moudre. Ces moulins sont branchés sur une puissance monstrueuse. Bien entendu le capitalisme ou le colonialisme ne sont pas une conséquence des moulins à vent. Mais il y avait bien une guerre coloniale, et changer les géants en moulins en faisait partie. C'est pour cela que Don Quijote se battait, il avait choisi son camp. Sa dame n'était pas noble et n'avait pas les bonnes formes, lui non plus, ni son compagnon d'armes, ou même son cheval.

Savoir que les moulins à vent sont des géants ou que son mari est un loup-garou permet de penser la forme, ce qui produit la forme, du point de vue du vivant. C'était une manière de s'approprier ces moulins, de les inscrire dans une histoire plutôt que de les laisser écrire l'histoire. De les attacher à d'autres temporalités, à d'autres rythmes que ceux du capitalisme naissant.

« Regardez maintenant ce que nous donnent nos architectes ! Des barres de prison ! L'effroyable répétition que hait tellement le cerveau, l'absence de variation dans la forme, la prédiction absolue, infligée ! Le cerveau est une machine biologique à prédire. Son plaisir consiste donc à faire des paris. Il ne peut le faire que sur une réalité en mouvement, en changement, et la forme, même immobile, est l'occasion de glissements de l'esprit, de bifurcations de l'imagination, dont les architectes criminels nous empêchent de jouir »³⁵. Il y a quelque chose de monstrueux dans cet urbanisme, il y a des conséquences qui sont notamment la violence. Peut-être que c'est

justement cette prévisibilité qui est monstrueuse... qu'elle produit toutes sortes de monstres. Il faudrait comprendre mieux ce geste monstrueux qui semble ne pas effacer la forme, mais au contraire produire des formes parfaites arriver à les relier aux monstres qu'elle produit (Faust et le démon ne sont qu'un). Comprendre comment ceci nous rend monstrueux.

Car nous avons la certitude que ceci ne peut être bien dit sans reprendre quelque chose de cette monstruosité, sans devenir un peu monstrueux. Les monstres ne représentent personne, mais ce qu'ils permettent de penser à des échos chez tout le monde. C'est-à-dire que s'occuper de ce genre de questions implique pouvoir les faire résonner physiquement chez tout le monde, et éventuellement aiguïser les fourches..

35 BERTHOZ, Alain. *Le sens du mouvement*, Odile Jacob, 1997 (rééd 2013), p 282.